

---

## Dar Māgādān kasī pīr nemišavad : Yādmāndehā-ye Doktor 'Aṭā Ṣafavī az ordūgāhhā-ye Dāyī Yūsof 'Aṭā ṢAFAVĪ

, Téhéran : Našr-e Tāleṭ, Ed. Atābek Faṭḥollahzādeh, 1383/2004, 345-[3]-  
[16] p., ill., bibliographie

Stéphane A. Dudoignon

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9767>

DOI : 10.4000/monderusse.9767

ISSN : 1777-5388

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2009

ISBN : 978-2-7132-2260-3

ISSN : 1252-6576

### Référence électronique

Stéphane A. Dudoignon, « Dar Māgādān kasī pīr nemišavad : Yādmāndehā-ye Doktor 'Aṭā Ṣafavī az ordūgāhhā-ye Dāyī Yūsof 'Aṭā ṢAFAVĪ », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 50/2-3 | 2009, mis en ligne le 14 janvier 2013, Consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9767> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.9767>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

2011

---

# Dar Māgādān kasī pīr nemīšavad : Yādmāndehā-ye Doktor 'Aṭā Şafavī az ordūgāhhā-ye Dāyī Yūsof 'Aṭā ŞAFAVĪ

, Téhéran : Naşr-e Tālet, Ed. Atābek Faḥollahzādeh, 1383/2004, 345-[3]-[16] p., ill., bibliographie

Stéphane A. Dudoignon

---

**'Aṭā ŞAFAVĪ, Dar Māgādān kasī pīr nemīšavad : Yādmāndehā-ye Doktor 'Aṭā Şafavī az ordūgāhhā-ye Dāyī Yūsof, [À Magadan, on ne fait pas de vieux os : Les souvenirs du Docteur 'Aṭā Şafavī sur les camps de Tonton Joseph], Téhéran : Naşr-e Tālet, Ed. Atābek Faḥollahzādeh, 1383/2004, 345-[3]-[16] p., ill., bibliographie**

- 1 Du point de vue de l'historiographie de l'URSS et du mouvement communiste international, les vingt dernières années ont été marquées en Iran par la découverte rétrospective du destin de nombreux militants du parti communiste iranien (Tudeh), longtemps occulté par la proclamation en 1979 de la République islamique. Cette révélation a pu avoir lieu notamment grâce à la publication de souvenirs d'anciens activistes, dont un certain nombre partagent deux traits communs marquants : une expérience plus ou moins longue du goulag, et celle d'années ou de décennies d'exil dans le Caucase ou en Asie centrale soviétiques<sup>32</sup>.
- 2 Le présent volume est l'édition, sous la forme d'une succession de lettres envoyées depuis Duşanbe, des souvenirs de prison, de déportation et d'exil en URSS d'un ancien militant du Tudeh aujourd'hui chirurgien urologue, 'Aṭā Şafavī (né en 1926 à Sari, capitale de la province caspienne du Mazandaran), tels qu'ils sont racontés à un correspondant iranien en Suède, Atābek Faḥollahzādeh. Malgré l'étroitesse de l'apparat critique proposé par ce dernier et la légèreté du travail d'édition, le texte vaut

d'être signalé par l'ampleur même du récit qu'il propose, par l'originalité du point de vue sur l'expérience vécue, ainsi que par la volonté montrée parfois par son auteur de prendre un recul critique, pour présenter la logique du goulag, ou le fonctionnement de la communauté des exilés politiques iraniens d'Asie centrale et du Caucase entre déstalinisation et perestroïka.

- 3 Un autre aspect intéressant de l'ouvrage, l'un des plus récents publiés en Iran par un survivant des camps soviétiques (et à ma connaissance le seul publié depuis l'élection de Mahmud Ahmadinejad en 2005), est la portée métonymique de son discours sur la tyrannie, et le parallèle qu'il trace implicitement entre la destinée de l'URSS sous la Terreur et celle de l'Iran actuel : « Quel dommage que l'histoire se répète et que de la graine de dictateurs pas même fichus d'arriver à la cheville de Stalin continue d'opprimer le peuple dans divers pays du monde » (p. 169).
- 4 Du point de vue de leur organisation, ces souvenirs de Ṣafavī racontent une longue équipée depuis la frontière irano-turkmène et les prisons du MGB à Ašhabad (en 1947-1948) puis à Tčardžou (1948-1949) jusqu'aux camps de la Kolyma (de 1949 à 1956) et enfin à Stalinabad (l'actuelle Dušanbe, de 1956 à nos jours) d'un jeune militant qui, après une jeunesse misérable dans la famille d'un négociant ruiné du Mazandaran, a tenté l'aventure du passage clandestin en URSS, une nuit d'octobre 1947.
- 5 Ouvert sur la vie quotidienne d'un militant de l'organisation de jeunesse du Tudeh sous l'occupation soviétique du nord de l'Iran pendant la Seconde Guerre mondiale, le récit se poursuit avec l'arrestation de son auteur en compagnie des trois amis avec lesquels il a traversé clandestinement la frontière, pour échapper aux répressions qui se sont abattues sur le Tudeh dès le départ d'Iran des troupes soviétiques. « Mais qu'êtes-vous venus chercher ici ? » sera la question du soldat turkmène de l'Armée rouge qui accompagne le petit groupe de prévenus d'un poste de garde-frontière à l'autre.
- 6 Classiquement, une première condamnation à deux ans de prison pour franchissement illégal de la frontière est suivie, à l'issue de quatre mois de tortures et de mauvais traitements, d'une autre à dix ans de travaux forcés pour espionnage au profit de l'Iran et des États-Unis, aggravée un an plus tard d'une nouvelle condamnation à quinze années de travaux forcés en camp de relégation. Le fils de l'ancien négociant en sucre de Sari confesse dans son récit (p. 53) qu'il n'en verra pas un morceau pendant neuf ans, de son arrestation sur la frontière turkmène en 1947 à sa libération des camps de la Kolyma en 1956.
- 7 Destiné à un public iranien peu familier de l'univers concentrationnaire soviétique, le récit offre une description très documentaire et descriptive de la vie quotidienne dans les prisons d'Asie centrale puis dans les camps du Grand Nord. Sur fond de faim et de violence, les principaux événements des sept années de camp sont les maladies et les punitions, ainsi qu'une tentative de meurtre par un droit-commun. L'impression d'étrangeté absolue, où rien ne permet au prisonnier de s'accrocher, est accrue par la surprise de l'auteur devant les dimensions nouvelles de l'univers qui se révèle à lui, par sa découverte rapide du racisme et de la morgue coloniale dont font montre de nombreux Russes à l'encontre des Orientaux, par l'absence durement vécue parfois de ségrégation entre les sexes (voir la scène de rasage intégral par des infirmières d'âge respectable, p. 112-113, son agression sexuelle dans un camp de femmes où il est envoyé faire des réparations, p. 181-182, jusqu'au mélange de gêne et de joie d'une première soirée dansante en compagnie d'une Ukrainienne, au lendemain de la libération, p. 202).

- 8 Pour le prisonnier iranien, la déportation est vécue comme une dépossession : à sa sortie de camp en 1956, il ne parle plus le persan que de manière approximative, avec un accent russe qui ne le quittera plus. Le stalinisme est présenté de bout en bout comme un système absurde, producteur de barbarie, s'ingéniant à subvertir les hiérarchies de valeurs les mieux établies, sinon les plus légitimes (comme en atteste le sort fait dans les camps à un petit nombre de détenus français — originaires d'un pays qui est perçu en Iran, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, comme un vecteur majeur de civilisation, chez les progressistes en particulier).
- 9 Le récit rejoint à de nombreuses reprises celui de Šalamov, notamment lorsque l'auteur évoque le permafrost refusant d'accueillir les cercueils des prisonniers morts — la nature, spontanément, refusant l'effacement de ces traces des crimes du stalinisme<sup>33</sup>. Chez Šafavī, ces morts ne cessent de réapparaître, en alignements facétieux et sinistres, à chaque fonte des neiges, saturant le récit de leur présence diffuse.
- 10 Cette noirceur est approfondie par les funestes aveux de certains pendant les périodes d'emprisonnement et de torture, mais plus encore, après la libération, par la délation généralisée qui règne dans la petite communauté des exilés politiques iraniens de Stalinabad/Dušanbe, divisée par d'incessantes et sordides querelles de factions. Ayant refusé à sa libération une offre insistante de collaboration avec le KGB, le prisonnier s'est retrouvé à Stalinabad, où il a suivi, faute de véritable alternative, nombre d'anciens déportés iraniens.
- 11 Le récit de la libération est certes d'abord celui d'une renaissance : le paysage de Magadan sous une pluie battante peut désormais rappeler à l'ancien prisonnier celui du Mazandaran ; la découverte des saucisses (ignorées par la cuisine d'Iran) dans le train de Taškent constitue à elle seule un petit événement festif et signale le retour du goût dans un récit où jusque-là seule la vue véhiculait l'information. Mais le Stalinabad de la fin des années 1950, point de fixation de nombreux déportés du Grand Nord et de l'Asie centrale, apparaît avant tout comme un réceptacle du monde des camps.
- 12 En outre, pendant les six années d'études que Šafavī passe à la faculté de médecine, il lui faut sacrifier aux saisonnières corvées de coton, dans des conditions qui sont celles du bagne. Ayant mesuré l'indifférence à son égard des leaders du Tudeh, en exil doré à Moscou, il découvre la misère des paysans dans les kolkhozes, l'asservissement des femmes, et entreprend de lutter, comme responsable de dispensaire, contre l'incurie des cadres locaux du parti et leur peu de souci du bien-être des populations.
- 13 Ce qui n'empêche pas la comparaison défavorable des Tadjiks, paresseux et attardés, avec les Russes et les Allemands, dont les villages et les quartiers brillent par leur netteté et par la qualité de leur équipement. L'auteur n'a de cesse, par ailleurs, de dénoncer les impostures auxquelles conduisent la nationalisation et l'accaparement de l'histoire pré-moderne de la région par chaque république de l'URSS, et d'invoquer la permanence d'un héritage persan qui ignore les frontières engendrées par le XX<sup>e</sup> siècle. Non sans faire des bonds de joie, lors d'un stage à Bakou, lorsque l'équipe de basket féminine d'Iran, soutenue par le schah, vient mettre une raclée à celle de la RSS d'Azerbaïdjan.
- 14 Jusque-là, c'est la poésie persane classique qui l'a sauvé du désespoir, et celle qu'il pratique lui-même en vers libres — sans parler, même s'il ne le dit pas, de la vigueur physique qu'il a acquise dans les camps de sport du Tudeh dans ses années de jeunesse, décisive lorsqu'il s'est agi d'échapper aux griffes des droits-communs qui faisaient

régner leur ordre sur la Kolyma. Au côté de figures d'assassins, le récit fait apparaître celles de quelques sauveurs, parmi lesquelles des médecins juifs des camps (notamment quelques juifs persanophones de Buhara) dont le souvenir permet à l'auteur de se lancer dans une justification historique du sionisme, par le rappel des tourments infligés aux populations juives d'Europe (par exemple p. 134) — une argumentation encore très peu habituelle dans la presse et l'édition iraniennes actuelles, lesquelles restent dominées par un antisémitisme le plus souvent assez primaire.

- 15 Conscient de sa position d'explorateur (arrivé à Pevek, sur le littoral de la Čukotka, il déclare être très probablement « le premier Iranien à y poser le pied... », p. 183), Ṣafavī en use pour faire passer nombre de messages, ne cessant de prendre à témoin son correspondant et lecteur de sa stupeur ou de son désespoir. L'évocation de soixante-trois années passées en URSS et en Asie centrale est finalement un plaidoyer pour la Russie, cette ancienne incarnation du chaos où, l'hiver, il fallait enjamber les cadavres congelés d'ivrognes, mais qui a su mettre fin, progressivement, à un régime inique et où de nombreux lettrés connaissent la poésie d'Omar Khayyam grâce à des traductions du persan.
- 16 En revanche, à aucun moment les Tadjiks n'apparaissent à leur avantage, comme c'est souvent le cas dans les récits de voyages iraniens qui se sont multipliés depuis l'ouverture des frontières de l'URSS — même si, résidant au Tadjikistan, l'auteur s'est contenté de quelques allusions à l'époque soviétique. Aux jeunes Iraniens qui le liront, l'explorateur du Grand Nord, parti en URSS à vingt ans dans l'espoir d'échapper à la police du schah et d'y faire des études, délivre un message clair : celui de garder les pieds sur terre, de ne plus céder aux idéologies des partis d'extrême- gauche comme ces étudiants iraniens qu'il rencontre à Berlin au moment de la révolution de 1979, mais de se battre pour la défense de leurs droits individuels.
- 17 Une boucle se boucle lorsque l'auteur, qui est brièvement revenu en Iran au printemps 1979, dresse de la jeune République islamique un portrait en noir et gris qui est celui qu'il faisait de la RSS turkmène au lendemain de son arrestation trente- deux ans plus tôt. Conformément à la tradition persane de littérature de voyage telle qu'elle s'est développée depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, la dimension métonymique est toujours très présente et c'est finalement souvent d'Iran qu'il est question ici, même si les souvenirs de 'Aṭā Ṣafavī constituent aussi un témoignage original et précieux, justement parce que rétrospectif, sur le goulag.

---

## NOTES

**32.** Parmi les principaux récits édités à ce jour, soit en Iran même (dans de nouvelles maisons d'édition proches du mouvement communiste), soit dans les diasporas iraniennes culturellement dynamiques d'Amérique et d'Europe du Nord, on peut citer les quelques ouvrages suivants : *Nāṣer Zarbaḥt, Godār az barzaḥ : yādmāndehā-ye yek tūdehī dar tab'īd* [Un Passage au purgatoire : souvenirs d'un communiste iranien en exil], Téhéran : Entešārāt-e Āgāz-e now, 1372/1993 ; Moḥammad Rūzegār, *Az Anzālī tā Dūšanbeh* :

*yādmāndehā-ye talḥ o šīrīn-e rūzegār* [D'Anzali à Douchanbeh : souvenirs doux-amers d'une vie d'infortune], Stockholm : Enteshārāt-e Āraš, 1994 ; Fereydūn Pīšvāpūr, *Jedāl-e zendegī : az sāzmān-e nezāmī-ye ḥezb-e Tūdeh tā bāzdāštghāhā-ye Sībrī* [La mêlée de la vie : de l'organisation militaire du parti Tudeh aux camps de Sibérie], Téhéran : Našr-e Šīrāzeh, 1376/1997 ; Moḥammad Torbatī, *Az Tehrān tā Estālīnābād* [De Téhéran à Stalinabad], s. l. : Našr-e Noqṭeh, 1379/2000.

**33.** Cf. Luba Jurgenson, « Paysages du désastre », *Revue des deux mondes*, oct.-nov. 2010, p. 64-75.